

The background of the cover is a complex, abstract pattern of glowing blue lines. These lines are thin and appear to be light trails or fiber-optic paths, swirling and crisscrossing in a chaotic yet rhythmic fashion. The lines vary in brightness, with some appearing as bright white-blue streaks and others as softer, more ethereal glows. The overall effect is one of dynamic energy and intricate complexity, set against a solid black background.

# Maleen et Maia

Deux nouvelles sur l'amour

Mahmera Samfré



MALEEN ET MAIA

*Deux nouvelles sur l'amour*

Mahmera Samfré



## POUR MES AMOURS



## Table

MALEEN	1
BREF HOMMAGE À LA TREMPE DE MON AMIE MAIA	32



MALEEN

## Avertissement

Au printemps 2011, lors d'un bref séjour à la Clinique Psychiatrique Belle-Idée, à Genève, Maleen rédigea ce récit d'un seul jet. Sans en modifier le propos et la forme, je l'ai édité de façon à distinguer la narration des dialogues et j'ai choisi le titre.

M.S.

Genève, novembre 2016

---

**P**ardon, l'émotion m'a empêchée de faire l'anamnèse. Je tiens parole, je vous écris. Comme convenu, je commence par le début et je suivrai le fil du temps. Je tiens ma promesse, j'essayerai d'aller à l'essentiel.

Ma petite enfance est dans un brouillard profond. Bien sûr, je ne peux avoir aucun souvenir du moment de mon adoption. Les images qui me reviennent sont celles des photos prises par maman et papa, mes parents adoptifs. Un souvenir m'est resté gravé. À la crèche – j'avais trois ou quatre ans, je crois – une petite fille, avec la cruauté typique des enfants, les yeux plissés par la volonté de blesser, m'a dit : « Ta maman n'est pas ta maman ! » « Quoi ? Maman, c'est ma maman ! » J'ai pleuré. Cette fillette réussit son coup. Encore maintenant, en y pensant, cela fait mal. Plus tard, à la maison : « Maman ? Tu es ma maman ! » Elle s'y attendait. Souriante, calme, elle prit mes deux mains. « Mon cœur, tu es tout pour moi ». Sans comprendre, je saisis la réalité sur-le-champ. Cet instant marqua toute ma vie. La longue voie vers l'acceptation de soi et des autres s'ouvrit ce jour-là. J'étais orpheline lors de mon adoption, je l'ai appris par maman et papa. Je n'ai pas voulu connaître les circonstances de la mort de mes parents biologiques. Maman et papa étaient bien vivants, cela seul m'importait. Cependant, mon origine m'interpellait. J'ai manifesté à plusieurs reprises la volonté de me rendre en Inde, mais pendant plusieurs années l'opportunité ne s'est pas présentée, maman étant très prise par ses mandats juridiques et papa, par ses cours à l'Université de Genève. À mon anniversaire de 15 ans, ils m'ont permis de m'engager auprès d'une organisation humanitaire pendant les vacances scolaires, pour participer à une mission d'aide à des enfants bhîls se trouvant dans une totale détresse, près de Bhopal, dans le Madhya Pradesh, en Inde. Il m'est alors arrivé une expérience étrange, bouleversante. Certaines filles avaient été violées. À mon arrivée, l'une d'elles me regarda avec frayeur, comme si elle voyait un fauve approcher. Ce regard, je compris, aurait pu être le mien, ou celui de ma mère biologique. Vous, qui êtes familier des méandres de l'âme humaine, savez-vous quelle est cette mémoire enracinée dans la chair, qui prend part à nos actes et demeure mystérieuse ? Cette créature

merveilleuse qui grandit dans mon ventre, quelle mémoire sera la sienne le jour où elle verra la lumière ?

À mon retour, je questionnai maman. C'est bizarre, je garde un souvenir confus de ses paroles. Je désirais connaître les faits, mais je ne voulais pas les assimiler, j'en suis consciente. Des conflits entre hindous et musulmans, des confrontations meurtrières, des émeutes violentes suite à la conversion à l'islam d'une foule d'intouchables, vengeances suivies de vengeances. J'étais la seule survivante trouvée par les secours lors d'une attaque d'un bus où je me trouvais avec mes géniteurs. Cela peut sembler invraisemblable, mais jusqu'à ce jour, je ne sais pas si je suis d'ascendance hindoue ou musulmane. Je ne voulais ni ne veux le savoir. D'abord, parce que maman et papa ne pratiquaient aucune religion. Ensuite, peut-être, parce que j'étais et je suis différente, et cette différence est première, dominante. On ne parlait jamais de religion à la maison. Ce n'était pas intentionnel ou par prudence à mon égard, je crois. Maman était une avocate, une idéaliste, passionnée de politique, engagée dans des mouvements écologistes et sociaux, un être généreux, rêvant d'un monde juste. Papa était un mathématicien connu et respecté. C'était un homme simple, sans arrogance, toujours souriant, en admiration devant maman, amoureux d'elle, et sans intérêt pour ses causes. Seuls des objets abstraits et des théories occupaient son esprit. Dès mon jeune âge, nous jouions à des devinettes mathématiques. Souvent, le matin, au petit déjeuner, il me regardait en silence, immobile, souriant. Je savais alors qu'il allait me proposer une petite énigme. Je riais avant même de l'entendre. D'autres fois, allant me brosser les dents avant de me coucher, je trouvais une petite bande de papier enroulée autour de ma brosse à dents contenant une question dont la réponse dépendait d'un unique raisonnement. La plupart du temps, je ne trouvais pas l'astuce tout de suite. Alors, pendant quelques jours, ni lui ni moi ne faisons d'allusion à la question jusqu'à ce que je lui présente la réponse ou que je jette l'éponge. Avec cet entraînement, ce n'est pas étonnant, je suis devenue une brillante élève en mathématiques. Pour moi, c'était facile, et surtout, je chérissais cette présence de papa en moi. Avant de finir le secondaire, il m'est arrivé un événement déconcertant.

---

Un professeur de mathématiques, peu sûr de lui, fut très agacé, même offensé, que je le corrige d'une faute d'inattention au tableau noir. Pourtant, je le lui fis remarquer le plus gentiment du monde. Il me fixa un moment, rougissant. Toute la classe en eut peur. Puis, il me dit : « Les indiens sont forts en maths, je sais, mais tu n'as pas besoin de faire ton show, Maleen ». Je restais bouche bée.

Vous vous posiez des questions sur ce prénom, il me semble. Il m'a été donné par les fonctionnaires du CARA (Central Adoption Resources Authority, India). Maman et papa l'aimèrent d'emblée, m'ont-ils dit. En Inde il se prononce « ma-lin », mais maman et papa m'appelaient « ma-lèn ». C'est curieux, beaucoup de gens ont de la peine avec ce prénom. Pour une raison administrative ou une autre, il m'arrive de l'épeler au téléphone ou de le transmettre par écrit, ensuite, recevant la correspondance concernée, je trouve des orthographes variables : Marlene, Malene, Marleen (comme dans Lili Marleen), etc. Pourtant, tout le monde connaît la Jungfrau Maleen des frères Grimm. La preuve : à une occasion, le correspondant prit mon prénom pour un diminutif et le rectifia en Magdalena. Par contre, si je suis en présence du fonctionnaire, pas de problème, il s'attend à quelque chose de différent. Voilà, je ne suis ni indienne, ni musulmane, ni hindoue, je suis ce que je suis devenue. Pardon, je m'égare. Revenons à l'anamnèse.

Commençons par le premier malheur, l'insupportable épreuve. Au début 1998, nous étions, maman, papa et moi, assez fatigués. Maman venait de terminer un mandat important pour une ONG engagée dans l'accompagnement des instances précédant la signature du Statut de Rome. Papa venait de publier un article sur la quantification des variétés de Poisson, au terme d'un effort acharné. Il était heureux et déçu de voir que Maxim Kontsevich avait reçu la Médaille Fields pour des recherches dans le même domaine. Heureux, parce que cela apportait une confirmation à ses propres idées, déçu d'avoir dépassé l'âge qui lui permettrait d'être candidat à ce prix prestigieux. Moi, je venais de passer mes examens de maturité gymnasiale à 17 ans et heureuse de mon succès. Nous décidâmes de prendre des vacances pendant la

deuxième moitié d'août. J'organisais dix jours de promenade en Italie avec une amie, Liliane, qui venait d'avoir son permis de conduire et de recevoir de ses parents une petite voiture en guise de récompense pour sa réussite à la maturité. Nous avons pris une chambre dans un petit hôtel à Punta Ala, au sud de Livourne, près de Piombino, pour nous relaxer quatre jours au bord de la mer. Nous comptions revenir par la Riviera toscane et la Côte d'Azur à la bonne franquette. Maman et papa décidaient d'aller aux États-Unis, d'abord à Chicago et ensuite à New York. Ils aimaient ces deux villes où ils avaient de nombreux amis universitaires et se plaisaient à revoir des musées de façon « ciblée », comme ils le disaient. Ils nous encouragèrent à partir les deux premières semaines d'août, pour qu'ensuite je puisse les accompagner dans leur périple américain. Je refusai, sentant qu'ils avaient besoin d'un changement complet, d'être en tête-à-tête pour vraiment se reposer. « C'est votre deuxième lune de miel », je leur dis. Cela les enchantait. Pendant les préparatifs, j'entendis souvent les phrases « nous devrions faire ceci pour notre lune de miel » ou « prévoyons cela pour notre lune de miel ». Le dimanche, 16 août, nous les conduisîmes, Liliane et moi, à l'aéroport, et nous prîmes la poudre d'escampette. Il nous fallut un peu plus de cinq heures pour arriver à Punta Ala. Entourée d'une pinède dense, l'approche de cette pointe par la « Strada Provinciale Punta Ala » est superbe. Déjà là, sous un soleil oblique mais encore éclatant et au son des cigales, nous sentions notre corps se ramollir et se laisser glisser dans une légère torpeur qui annonçait les délices du farniente. Nous étions de gentilles filles, encore vertes et timides, en cela différentes de nos autres camarades de classe qui connaissaient davantage « la vie ». Notre fraîcheur et notre naïveté nous rapprochaient. Dès le lendemain de notre arrivée, les garçons qui sillonnaient les sables à la recherche d'une conquête ne savaient que faire de ces deux jolies filles, l'une blonde et blanche, l'autre noire et foncée. Ce contraste attirait tous les regards, mais ces jeunes hommes percevaient vite notre authentique candeur et préféraient poursuivre leur route dans l'espoir de trouver des proies plus aventureuses. Nous sommes restées une semaine à Punta Ala, ensuite nous avons fait la côte par Gênes, puis San Remo et Cannes, passant les nuits dans de petites auberges. De Cannes nous avons quitté

---

le bord de mer, pour remonter par la Provence. Avant de rentrer, pour couronner notre promenade, nous nous sommes offert une nuit au Château de Roche-gude. À Punta Ala, j'ai pu échanger un e-mail avec maman et papa et à Roche-gude, à nouveau, nous nous sommes envoyé des messages. De retour, le dimanche 30 août, je trouvai deux cartes postales, l'une avec l'image d'un autoportrait de Van Gogh, l'autre avec l'image du triptyque de l'Annonciation de Campin. Je les ai dans mon sac. Je recopie ce que maman et papa m'ont écrit : « Chérie, tu nous manque beaucoup. Nous sommes allés ce matin à l'Art Institute et nous avons regretté que tu ne sois pas là. Nous aurions aimé partager nos impressions. Cet autoportrait est magnifique et émouvant. Magnifique comme tableau : le traitement de la couleur et de la matière est à la fois classique et révolutionnaire. Il faut que tu viennes le voir un jour. Nous t'embrassons très fort. Maman et Papa. » « Maleen, notre chérie, ce triptyque est incroyable ! Nous n'avions jamais visité les Cloisters, un endroit un peu fou, bâti avec des pierres prises dans des monastères et des abbayes françaises plus ou moins en ruine. Ce tableau de Campin s'y trouve et nous a fascinés. Surréaliste avant l'heure ! La Vierge est une jeune femme du XVe, détendue, tenant dans ses mains un livre. On se demande si son imagination a créé l'Archange ou s'il est une présence réelle. Surprenant ! Puis, par les trois autres personnages et quelques vues, toute une société y est décrite de façon saisissante. Tu dois venir le voir. Nous t'embrassons tendrement. Maman et Papa. » Le soir, nous nous sommes parlés au téléphone. Ils étaient en pleine forme. « Une lune de miel de rêve », me dit maman, toute guillerette.

— Je compte les heures. J'irai à l'aéroport.

— Attends-nous à la maison.

— Je suis trop impatiente de vous voir.

Nous nous sommes communiqués encore le lendemain, lundi. Leur vol partait le soir de JFK. Ils allaient à la Columbia University pendant la journée pour rendre visite à un collègue de papa avec qui il avait collaboré dans le passé. De mon côté, j'ai fait des courses, le frigo devait être bien fourni pour leur arrivée. J'ai dépoussiéré la maison et mis de l'ordre dans les factures arrivées pendant notre absence. Après un dîner léger, je me suis endormie comme un bébé. Le lendemain,

je me suis levée de bonne heure, j'ai préparé un petit-déjeuner et je me suis installée devant la télévision. J'ai vu une image d'océan. Une femme décrivait le crash d'un avion de la Swissair. Ah ! Ah ! Cela ne peut pas être ! La voix continuait : le vol 111 avait quitté New York la veille. Une rage puissante, hallucinée, m'envahit, je voulus fracasser le téléviseur. Le téléphone a sonné. « Maleen ! ». La voix de Francine, la sœur de maman. Des sanglots. J'ai perdu connaissance. Croyez-moi, je me souviens de cette tempête folle qui se déchaîna dans tout mon être, comme je me souviens de mon réveil, sur mon lit, entourée de Francine et de Marc, son mari, et torturée par une douleur insupportable qui me consommait entière. Ceux qui n'ont pas vécu cela ne peuvent pas comprendre. Et vous ? Savez-vous ce que c'est ? Les paroles surgissent comme des sons enregistrés qui sortent de la bouche d'une poupée mécanique. La personne se rétrécit, la pensée se réduit à quelques mots épars. Le temps se fige, puis il se meut, à reculons. Neuf jours après le crash, une cérémonie fut organisée à l'église Saint-Pierre, à Zurich. Je regardais toutes ces personnes, familles, amis, autorités, sans les voir. Je n'ai su faire aucun geste de solidarité, je regrette. Les murmures étaient désagréables, confus. Avec son bras autour de ma ceinture, Francine me tint tout le temps, sans quoi je me serais affaissée, incapable du moindre effort. Par la suite, Swissair organisa un vol à destination de Halifax pour les proches des disparus. À nouveau, avec affection, Francine accepta de m'accompagner. Ce fut l'horreur, nous traversâmes l'Atlantique dans le ciel et j'aurais voulu être aux fonds des eaux. De Halifax, sous un ciel lourd, nous nous sommes rendues près de Peggy's Cove, sur un promontoire face à l'océan, ce monstre bleu-vert profond, presque noir, au service d'Érinyes furieuses, prêt à avaler tout vivant égaré. Sans rien nous dire, sans nous regarder, nous donnant la main, nous avons pleuré des heures durant. La bonté de Francine et de Marc fut sans limite. Ils me prirent chez eux, m'aiderent avec finesse et patience à donner suite aux démarches administratives, me nourrirent, et me laissèrent tranquille pendant de longs mois. À aucun moment ils ne vinrent m'exhorter à réagir, à me reprendre en main. Ils respectèrent ma souffrance avec tact et affection, je leur dois une immense gratitude. J'ai commencé à émerger en imaginant, pour la première fois, maman et

---

papa dans l'avion. Pendant vingt minutes, un temps infini, l'avion avait dérivé avec la cabine plongée dans l'obscurité. Cette image me frappa et me bouleversa. Qu'avaient-ils éprouvé avant la terrible désintégration dans l'océan ? Il me fallut des semaines, mais une évidence forte, écrasante, s'imposa : ils pensaient à moi ! À moi, la fille choisie ! Je devais être avec eux. Pourquoi ai-je inventé cette « lune de miel » ? Nous aurions été ensemble, les trois. Ils m'avaient sauvée, ils m'avaient aimée, je devais mourir avec eux. À quoi bon vivre ? Vingt minutes ! Se sont-ils parlé ? Je les vois dans les bras l'un de l'autre, tremblants, ne pouvant rien dire, les pensées comme des foudres chaotiques. L'obscurité de cette cabine m'a hanté pendant des mois. Pourtant, une obsession m'a aidé à soigner la blessure : la certitude que dans mon sommeil profond, je vivais en eux pendant ces atroces minutes. À présent, ils vivaient en moi ! C'est cette évidence qui me stimula et me força à sortir petit à petit d'une profonde torpeur. Les gens garderaient de maman le souvenir d'une femme décidée, défendant des idéaux élevés, et de papa, une tête puissante dont les publications conserveraient sa signature. Et la vie ? La vie dans la chair et dans l'esprit ? La certitude est venue d'instinct : je devais vivre pour qu'ils vivent en moi !

À mon grand étonnement, Francine réagit avec retenue quand je lui dis vouloir aller à l'Université. Peut-être pensait-elle que je n'étais pas encore prête, ou pas encore assez solide pour faire ce pas. De toute évidence, elle et Marc se demandaient ce qui allait advenir de mon existence. Allais-je vouloir retrouver mes racines, les rechercher en Inde ? Cette idée les effrayait, c'est compréhensible. Un jour, quelque chose me permit de comprendre leur inquiétude. Je ne pouvais pas leur expliquer le besoin qui était le mien de vivre à nouveau comme j'ai toujours vécu, pour maman et papa. Comment leur dire que la vie circulait dans mes entrailles, que l'Inde était une abstraction, que la couleur de ma peau n'y changeait rien, que mes racines avaient poussé à l'intérieur de moi ? Parfois l'instinct, voyez-vous, apporte une sagesse qui ne sera reconnue qu'après une vie d'expériences. Car, en effet, ces racines ont servi à tramer le rempart de ma liberté. Je ne le savais pas encore et je voulais être comprise. Je leur dis simplement : « Maman et papa seraient

heureux de me voir faire des études ». La vie conjugale de Francine et Marc était récente, ils étaient encore jeunes et leurs merveilleux enfants n'étaient pas nés. Pour eux, c'était difficile de percevoir l'avenir clairement. Ils m'accueillirent à bras ouverts et furent d'une affection sans limite, mais je souhaitais assumer mon destin. Je voulus les rassurer : « Je travaillerai pendant les congés, je ferai des économies, je trouverai un logement bon marché, et avec ce que maman et papa m'ont laissé, je m'en sortirai ».

— Reste chez nous autant que tu veux. En tout cas, au début. Fais une chose après l'autre, tu réussiras mieux. Chez nous, la porte est toujours ouverte.

— Merci. Je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous faites pour moi.

— Nous ne faisons rien. Tu es notre nièce adorée.

Pour la première fois, je vis Marc pleurer. Cette décision ne m'inquiétait pas, ne m'angoissait pas. Sans la protection de maman et papa, j'allais au-devant de quelques difficultés, j'avais cependant une raison pour me battre et pour vaincre. Dans ce cas en effet, ma décision était dictée par la raison et non pas par l'instinct. Vous serez d'accord avec moi, je crois, pour dire que la raison est en quelque sorte un système de redressement. Il me fallut des années pour le comprendre. Vous le savez mieux que quiconque, le fait de perdre des parents âgés, c'est triste et c'est dans la nature des choses, le fait dans nos sociétés d'aller à l'école, de faire un apprentissage ou des études, de chercher un emploi ou d'entreprendre un commerce, de fonder une famille, tout cela est soi-disant dans la nature des choses. Pourtant, mille impondérables inquiètent et angoissent les gens. Ce n'est pas le cas, néanmoins, de la plupart de ceux qui connaissent un malheur qui lui n'est pas « dans la nature des choses ». Les victimes des guerres, les minorités persécutées, et tant d'autres, ne sont pas la proie de cette inquiétude-là et de cette angoisse-là. Car rien, pour eux, n'est dans la nature des choses. Comme des félins, ils doivent se redresser pendant la chute, pour atterrir sur leurs pattes. Ils développent cette faculté intérieure qui les pousse à lever la tête pendant la culbute et ce mouvement leur permet de redresser le corps et de préserver l'esprit. Pardon, je mégare à nouveau. La disparition de maman et papa fut

---

dévastatrice. Imaginez quelqu'un qui par accident eut un instant son cerveau transformé en bouillie et doit ensuite tout réapprendre : la marche, le toucher, la vision, l'audition, à distinguer la tristesse de la joie. Cela laisse des cicatrices chéloïdes dans l'âme. Je puisais dans ce sentiment – je devais vivre pour maman et papa – l'envie et la volonté de faire cet apprentissage, tout le reste de l'humanité pouvait suivre son propre destin, le mien était fixé. Moi, l'enfant choisi dans une lointaine contrée, avec d'autres gènes et d'une autre couleur, j'étais leur fille prodigue.

Je me suis inscrite à l'Université de Genève et je suis allée voir le conseiller aux études de la Section de Mathématiques de la Faculté des Sciences. Par finesse ou par timidité, ou encore parce que c'est difficile de m'imaginer membre de la famille de papa, il ne me posa aucune question sur mon nom de famille.

— Qu'avez-vous fait pendant l'année qui a suivi votre maturité ?

— J'ai réfléchi.

— C'est bien de réfléchir... Vous étiez une bonne élève au Collège, je vois, avec les meilleures notes en maths. Vous vous débrouillerez.

Avec son sens d'humour et sa bonhomie, papa était une exception. Car, comme je l'ai découvert pendant mes années d'Université, la plupart des mathématiciens sont assez gauches dans les relations sociales, et ce conseiller aux études n'était pas différent des autres. À la Section de Mathématiques, plusieurs professeurs ont compris d'une façon ou d'une autre que j'étais la fille adoptive de papa. Quelques-uns parmi ceux dont j'ai suivi les cours ont essayé de me dire un mot, souvent incompréhensible tant cela leur était difficile. Ce ne fut pas le cas d'un vieux professeur qui donnait des cours avancés, inabordables pour moi à l'époque. Je me trouvais à une table de la cafétéria et je l'ai vu s'approcher avec une tasse de thé à la main, les yeux pétillants et un sourire déconcertant de gentillesse. Il s'assit devant moi, me fixa un instant, la pointe des dents apparaissant sous la lèvre supérieure.

— Ton père était quelqu'un d'unique. Je le regrette beaucoup, beaucoup. Il était un ami précieux et un mathématicien incomparable. Je l'admirais beaucoup et je l'admirerai toujours. Cela me fait un énorme plaisir que

tu sois parmi nous.

— Merci, professeur.

— N'hésite pas à venir me voir pour échanger des idées ou si je peux t'être utile.

Comme j'ai pu comprendre par la suite, tout le monde aimait le Professeur André Haefliger. Au-delà de la célébrité mondiale de ses travaux, sa sérénité intérieure et sa perspicacité scientifique exerçaient sur ses interlocuteurs une puissante séduction. Alliant une vaste culture scientifique à un don de géomètre, il était capable de s'entretenir des plus diverses branches des mathématiques avec des spécialistes qu'il surprenait en touchant très vite, de façon presque nonchalante, le nerf des problèmes en question. Xavier disait de lui qu'il était comme un David, capable de mettre à terre la difficulté – Goliath – qui effrayait souvent les plus experts en la matière, avec une seule pierre – une idée incisive, lancée à l'aide de sa fronde : l'intuition.

Xavier fut le premier homme dans ma vie. D'une certaine façon, il me séduisit par sa discrétion et sa bonne humeur. Tous les étudiants dont je faisais la connaissance voulaient tout de suite tout comprendre, savoir d'où je venais, comment était papa, que s'était-il passé. C'était normal, je le reconnais, mais pour moi, c'était insupportable. Je me braquais dans une timidité feinte et répondais par des demi-mots qui finissaient par les décourager et les éloigner. Pour les éviter, souvent je cherchais une salle libre de la rue du Lièvre, pour lire sans être importunée. Je fus donc surprise le jour où Xavier entra là où je me trouvais, me dit un timide bonjour et vint s'asseoir à mon côté alors que toutes les autres tables étaient libres. Je l'avais déjà croisé plusieurs fois et entendu les commentaires de quelques-uns de mes camarades. Il était un assistant apprécié des étudiants pour la clarté de ses cours. Dans sa thèse de doctorat, en préparation, il se proposait, disait-on, de résoudre un problème dont nombre de mathématiciens s'y cassèrent les dents. Je ne levai pas les yeux pour signifier ma contrariété. Après un bon quart d'heure, il mit un petit billet devant moi : « Tu es la plus belle fille que j'aie jamais vue ». Je ne retins pas un sourire.

— Xavier Keller, enchanté, surtout enchanté par ce sourire.

---

— Maleen.

— J'ai deux tickets pour le récital que Gulda va donner ce soir au Victoria Hall. Ça te dit d'aller au concert ?

Je ne m'attendais pas à cela. Je connaissais peu la musique classique – maman et papa n'étaient pas des mélomanes. Le nom de Gulda me disait quelque chose, mais c'est tout.

— Tu hésites ? En plus de Mozart, il va jouer un morceau de jazz de sa composition... C'est dommage de manquer ça. Allez ! Le récital commence à vingt heures, je t'attends devant la porte à moins le quart.

La relation avec Xavier ouvrit la voie vers ma libération. Il ne me posa aucune question et avec le temps, je lui racontais tout. En silence, il partageait ma douleur. Son calme et sa gentillesse me rassuraient. Après quelques mois de sorties, concerts et cinémas, et d'innombrables conversations mathématiques, nous nous trouvâmes en train de vivre ensemble. Francine et Marc étaient heureux de me voir plongée dans une nouvelle vie et prise corps et âme par les études. Xavier travaillait d'arrache pieds sur sa thèse. De mon côté, à partir de ma deuxième année, pour me faire quelques sous, je donnais des cours dans un Collège du soir fréquenté surtout par des adultes souhaitant se présenter aux examens de maturité fédérale. Quand je pense à cette époque, un amas d'images me revient, brouillant le flux des jours, tant ces quatre-années-là sont passées sans que je m'en aperçoive. Les événements qui m'intéresseront plus tard – la guerre du Kosovo, la multiplication d'actes terroristes de grande envergure, la destruction des Bouddha de Bâmiyân, l'introduction de l'euro, Y2K, l'effondrement des tours jumelles du World Trade Center à Manhattan, télescopées par deux avions en mains de kamikazes d'al-Qaïda, la baisse vertigineuse des valeurs technologiques au Nasdaq – ces événements, et tant d'autres, étaient pour nous de vagues rumeurs venant d'une autre planète. Nous étions concentrés sur nos études et nos travaux, et nous avons vécu comme des camarades qui s'appréciaient et qui se faisaient une joyeuse compagnie. Peut-être avons-nous cru que c'était cela l'amour, en tout cas je me souviens de me l'avoir dit. Comment pouvais-je soupçonner alors ce qui m'attendait ? À la fin de ces quatre années, Xavier était

frustré de ne pas être venu à bout de son problème. Son directeur de thèse le rassura sur l'intérêt de la théorie développée au cours de ses efforts, et dont la portée justifiait amplement un diplôme de docteur en mathématiques. Aussi, ce professeur avait déjà obtenu pour Xavier un séjour à Princeton, aux États-Unis, comme « postgraduate ». Il encourageait Xavier d'aller se frotter à une autre école de mathématiciens et d'y continuer à s'attaquer aux questions restées ouvertes. Il a dû donc s'empresse de finaliser la rédaction de sa thèse, de la défendre et d'en faire une publication. Ce fut un succès. Chaleureusement félicité par le jury, Xavier obtint son diplôme, publia un article dans une revue de renom et partit pour l'Amérique. Nous vécûmes cette séparation comme quelque chose d'évident – il devait poursuivre ses recherches et sa carrière, moi, mes études. La promesse de nous revoir, ici ou là-bas, adoucit la peine de la séparation. À vrai dire, dans un premier temps, je me suis sentie assez seule. Pendant les mois suivants, deux incidents marquants – peut-être devrais-je dire deux aventures – se sont produits. Je dois vous les raconter, car tous les deux furent des révélations, l'un de l'esprit, l'autre du corps. Un dimanche, pour tuer le temps, je décidai de m'attaquer à un problème bien connu de la théorie de plusieurs variables complexes, sans relire le cours pris dans cette discipline, ni aucune publication. Bien connu, certes, mais plutôt ardu, le problème me donna du fil à retordre. Vers la fin de l'après-midi, avec joie je commençais à y voir plus clair, à entrevoir le chemin menant à la solution. La joie que je ressentais était en réalité celle de papa jonglant avec ses découvertes. La certitude d'éprouver son ravissement me troublait. Je riais et pleurais. Je songeais à ces petites bandes de papier enroulées autour de ma brosse à dents. Désormais invisibles, elles enveloppaient tout mon être. Il m'a fallu ensuite plusieurs semaines pour qu'une certitude s'insinue en moi : je ne pouvais ni voulais me substituer à papa. Il devait vivre en moi, lui, pas ses faits. La mémoire est l'essentiel : seules son affection et sa sagesse simple et profonde, sa passion, devaient m'inspirer. Pour me réaliser, je devais donc choisir un autre chemin. Lequel ? Ce ne serait pas la recherche ou l'enseignement des mathématiques. Cependant, dans l'immédiat, je continuais avec mes cours du soir, où se produisit ma deuxième aventure. Mes classes finissaient à vingt heures. À une

---

occasion, un élève vint me demander si je pouvais lui donner des leçons privées. Il voulait, me dit-il, progresser plus vite. Dans la quarantaine, assez beau, brun, mince, pas très grand, il était sérieux : sa présence aux cours était régulière et l'on pouvait discerner dans ses feuilles d'exercices l'effort mis à les préparer. Nous convînmes de tenir ces cours particuliers à la suite de mes classes. Dès le premier, je constatais avec satisfaction qu'il avait bien assimilé la matière enseignée et qu'il pouvait, comme il le souhaitait, accélérer sa formation. À la fin de la troisième séance, lorsque je faisais de l'ordre dans mes notes, il s'approcha et m'embrassa sur le haut de ma joue. Surprise, je ne réagis pas en sursaut.

— Ne faites pas ça.

— Je voulais vous remercier.

— Vous pouvez me remercier, mais ne faites plus ça.

Détendu, il me regarda dans les yeux et partit en me souhaitant le bonsoir. Je ne le montrais pas, je crois, mais je ressentais une forte excitation, j'en étais toute retournée. Les deux leçons suivantes, il se tint comme il faut, attentif, posant des questions pertinentes. Moi-même, je demeurais imperturbable, ne laissant pas transparaître l'effervescence dans mon corps. À la fin de la leçon suivante, il chercha ma bouche pour l'embrasser, et la trouva. Nous sommes restés étreints un long instant. Il couvrait doucement mon cou de baisers et je me laissais aller, me disant que c'était insensé. « Qu'est-ce que je suis en train de faire ? » Il me regarda frémissant d'émotion. « Viens chez moi... Nous y serons en quelques minutes ».

Jamais je n'avais éprouvé ce que le corps m'a offert cette nuit-là. Ouvrant les yeux le lendemain matin, avec cet homme, cet inconnu, endormi à mon côté, je fus assaillie par la faim et par l'angoisse. Nous n'avions rien mangé la veille au soir et j'avais envie de tout. J'aurais pu le réveiller et lui faire encore l'amour si l'angoisse ne me tournait pas la tête. Que diraient maman et papa ? Me feraient-ils des reproches ? Et Xavier ? La découverte de quelque chose de puissant me bouleversait. Ce fut une courte fréquentation. La chaleur, les gestes, de cet homme m'attiraient. Mon cœur néanmoins demeurait imprenable. Lucide, je mesurais la distance entre nos âges intimes – un multiple des vingt ans qui séparaient nos naissances. Son savoir-faire n'annulait pas mes

mouvements gauches qui au contraire devenaient flagrants. Vers la fin de l'année académique, exacerbée par l'angoisse permanente, je lui dis que c'était fini. Vous trouverez peut-être étrange, cela ne me coûta aucun effort. Je découvrais en moi une dureté qui s'exprimait pour la première fois. À sa réaction, j'ai vu qu'il le savait déjà. Il prit mes deux mains et les embrassa. « Merci de m'avoir permis d'être un instant près de toi, j'ai été heureux ».

— Merci de m'avoir acceptée comme je suis.

— Regarde-toi, tu es une merveille !

Je l'ai embrassé avec une affection sincère. Je ne l'ai plus revu, mais il m'est resté longtemps dans la peau. Xavier perçut le changement dès son arrivée pour un congé de quelques jours. Il ne posa pas de question et passa tout son temps avec ses anciens collègues. Je ne lui dis rien, c'était dispensable de le blesser. Parallèles auparavant, nos chemins s'écartaient. La veille de son départ, il m'a demandé si j'accepterais de le rejoindre à la fin de mon Master. « On verra, lui répondis-je, qui sait si tu préféreras ne pas renouveler ton contrat et revenir ». Le lendemain, l'au revoir fut un adieu inavoué. Je me sentis triste, lasse, seule. Je pensais à maman et à papa. Comment s'étaient-ils aimés ? Leur lien était fort. Autrement, auraient-ils pu chercher un enfant fichu, orphelin, dans une contrée lointaine, inconnue, misérable, et l'aimer de tout leur cœur ? Il me fallut attendre de rencontrer Alexandre pour partager avec eux, en moi, l'amour de l'un pour l'autre. J'eus besoin de m'extérioriser sur ce qui m'arrivait et je trouvais une écoute chez Francine. Elle me prêta main forte. « Tu es une jeune femme intelligente, tu fais de bonnes études, tu es une jolie fille, tu es libre ». Libre ? Je me sentais prisonnière de ma peau, soumise à l'impératif de mon corps, tributaire d'une origine inconnue, perdue sans maman et papa. Avec le recul, je vois aujourd'hui le chemin accidenté qu'il me fallut parcourir pour commencer à comprendre la signification de ce mot. Une jeune femme, certes ! Comment l'existence serait-elle si l'expérience d'une vie était déjà acquise dans la jeunesse ? Quoiqu'il en soit, les paroles de Francine m'aiderent. « Tu es jeune et intelligente, prends tes responsabilités », voilà comment je les ai interprétées. Elle avait raison, je devais me reprendre. Je pensais à maman, quel conseil

---

m'aurait-elle donné ? Je décidais de trouver quelque chose d'utile à faire, ailleurs, et de m'éloigner de tout. Pouvais-je rester les bras croisés ? Maman s'était investie dans le combat à l'infortune du monde. J'écartais d'emblée la possibilité d'aller en Inde. L'idée de l'Inde était une tache noire dans mon esprit, et j'avais besoin de pureté.

Après quelques recherches, je m'engageais pendant cinq semaines comme bénévole pour aider les responsables d'une association des alentours de Banfora, au sud-ouest du Burkina Faso, dont le but était de secourir des filles-mères de la région, afin d'éviter qu'elles n'abandonnent leurs enfants. Les filles prises en charge étaient alphabétisées et apprenaient un métier manuel. Cela, disait-on, leur permettrait d'assumer la gestion familiale et de trouver une place dans la société. Avec l'aide de donateurs étrangers, une école pour les filles et une crèche pour les enfants avaient été mises sur pied. J'atterris à Ouagadougou, où je fus accueillie par un responsable de l'association. De là nous fîmes neuf heures de route, en pleine saison des pluies. Mon apport se résuma à contribuer à l'alphabétisation des filles et à l'organisation des comptes de l'association. À vrai dire, je ne connaissais rien à la comptabilité, mais c'était utile, je pense, de mettre un peu d'ordre dans les libellés des écritures et dans les factures. De ces cinq semaines deux souvenirs sont restés vivaces : la joie des filles, accompagnée de forts conflits entre elles, et ma « blancheur ». C'était surprenant de voir toutes ces jeunes femmes que tant de malheur accablait, enjouées et légères, ignorant tout du monde. Plus étonnant, cela ne les empêchait pas de s'agresser, envenimées par la jalousie et l'envie motivées souvent par des causes imaginaires. J'ai eu la sensation de trouver un univers très éloigné du mien. Aussi, j'ai senti avec inconfort la distance à laquelle ces filles m'ont tenue, mais j'ai fini par comprendre : en dépit de ma peau, à cause de mon visage typique du nord de l'Inde, j'étais une « blanche ». Je croyais rencontrer des gens simples, pauvres, malheureux de leur condition, reconnaissants d'être aidés, solidaires, s'entraidant pour s'en sortir. Pauvres, c'est certain, simples en apparence, mais pour ces filles, malheur ou bonheur étaient des concepts abstraits sans signification. Contentes, elles riaient à pleines dents. Par contre, le fantasme d'un bandit, par

ailleurs oublié, qui avait engrossé telle fille et avait aussi couché avec telle autre, entraînait des bagarres violentes et sans but. Ces filles ne connaissaient pas la solidarité et l'entraide véritables. Leur situation leur laissait peu d'espace, peu de choix. Bloquées par une contingence commune, leur comportement s'apparentait à la soumission. En plus, la reconnaissance envers la générosité des donateurs n'était affirmée que du bout des lèvres. Sous l'influence des responsables de l'association, les filles percevaient les dons qui les soutenaient comme l'évidente obligation du riche envers le pauvre. Tout au long de ce séjour je me suis sentie en porte-à-faux. Bonheur, malheur, que signifiaient-ils pour moi ? Vous connaissez mon malheur. En attendant l'apparition d'Alexandre, mon bonheur était fait de souvenirs. Être dans les bras de maman, sentir son délicieux parfum et sa main caressant mes cheveux. Trouver l'astuce pour l'énigme laissée par papa autour de ma brosse à dents, la satisfaction de résoudre le problème, la fierté de lui présenter la solution. Ces deux personnes magnifiques, maman et papa, étaient-elles mues par la charité en allant chercher en Inde une orpheline ? Étaient-elles contraintes par « l'obligation du riche envers le pauvre » ? Je ne m'étais pas posée cette question auparavant. Je ne sais pas si maman ne pouvait pas tomber enceinte, je ne l'ai jamais su. Dans mon enfance, je me sentais un être désiré. À l'adolescence, je pris conscience : j'étais désirée et choisie. Ce lien entre nous trois, quel phénomène extraordinaire ! Vous devez le savoir, le véritable cordon ombilical n'est jamais coupé, il n'est pas matériel, il est tissé d'une infinité de mots et de gestes par des mains parfois pleines d'amour, parfois desséchées, souffrantes, parfois crispées par le refus. J'ai eu la chance d'être trouvée par des tisserands d'une totale affection. Livrées à elles-mêmes, ces filles-mères envisageaient d'abandonner leurs enfants, perpétuant ainsi une logique sournoise. Cet enchaînement infernal d'égaré-égarant se voit partout, certes avec des différences selon les conditions du lieu. À présent, la société s'emploie à combler par des artifices ce vide laissé par des tisserands aux mains desséchées et crispées. Que peut-elle faire d'autre ? Car ce tissage de mots et de gestes est le fait de chacun, c'est le propre de l'intransférable individualité, ce territoire impénétrable. Pardon, je divague encore. Reprenons. Dans le vol du retour, je pensais à maman et à ses récits des

---

missions humanitaires auxquelles elle participa avant mon adoption. Par la suite, pour prendre soin de moi, elle choisit de ne plus s'absenter. Après son brevet, elle se mit à son compte et s'engagea dans des causes qui lui tenaient à cœur. Cela lui permettait de travailler à la maison, pour être disponible si j'appelais à l'aide pendant la préparation des devoirs ou des examens. Je pensais à mon enfance et à mon adolescence, et à la vie de ces filles-mères que je venais de quitter. Les informations, descriptifs, images, sur tous les sujets et n'importe quel lieu, circulent partout, abondent et inondent notre existence, pourtant il est difficile, sinon impossible, d'imaginer le vécu de quelqu'un d'autre ailleurs dans le monde, à moins d'y avoir été et d'y partager les journées. Pour ces filles, je venais d'une autre planète. Pour moi, elles émergeaient d'un abîme effrayant. Je pensais à chez nous, un modeste appartement dans un ensemble de petits immeubles dans la campagne genevoise, et au lit de camp que la directrice de l'association mit chez elle à ma disposition. J'ai compris sa générosité et j'ai manifesté ma reconnaissance, car en principe j'aurais dû dormir avec les filles et leurs enfants, mais le délabrement de cette maisonnette ravagée par les intempéries et rafistolée pêle-mêle me suffoquait. Cette femme se donnait beaucoup de mal pour la tenir propre et, après ses efforts, la différence se voyait à peine. À côté, notre appartement était un logis de luxe. D'une grande gentillesse envers moi, cette directrice était contente d'elle-même. Elle avait éduqué sa fille, dont elle ne connaissait pas le père, et les deux avaient créé l'association. Comment ne pourrait-elle pas être comblée, puisqu'elle essayait de briser la dynamique implacable qui perpétue les travers d'une génération à l'autre. Quand cette rupture était réussie, l'accès à une certaine dignité et partant à un peu de liberté, au sens le plus basique, devenait possible. Je pensais à ma liberté « élémentaire », dont je ne m'étais jamais rendue compte auparavant, car elle allait de soi, comme l'eau du robinet ou la chaleur du chauffage.

Après cette expérience, la vie reprit son cours normal, la préparation du Master et les leçons du soir. Cependant, le prisme à travers lequel je voyais l'avenir avait pivoté. Je ne réussirais pas à singer les actes de maman ou de papa. Je ne pouvais pas me substituer à eux à l'intérieur

de moi. Pour qu'ils existent en moi, je devais vivre ma vie, celle qu'ils m'ont donnée, je devais être comme je suis, autre. Je décidai d'adopter le point de vue de Renoir : « il faut se laisser aller dans la vie comme un bouchon dans le courant d'un ruisseau ». C'est une image formidable, car le bouchon flotte, il se laisse aller et il ne coule jamais. Ainsi, avant de me jeter à l'eau, je m'assurais de flotter : je préparais un bon mémoire de Master et ne donnais suite à aucune avance masculine. Sur ce dernier point, j'ai souffert un peu. Non pas de la solitude, elle avait pour antidote ma nouvelle et forte détermination à me réaliser. C'est qu'il me fallut longtemps pour muer. Le savez-vous ? Si l'on a dans la peau l'homme dont on veut se débarrasser, il faut muer afin de grandir au-delà de cette relation. C'est une évolution lente, douloureuse et inexorable. La mue, celle du serpent, commence par le durcissement de la peau et finit par la délivrance lorsque l'animal se frotte contre des surfaces dures et irrégulières. Pour l'instant, ma peau se faisait dure. Ensuite, me disais-je, je me laisserai aller et je me froterai à ce qui adviendra. À la déception de mes professeurs, peut-être aussi de Francine et de Marc, qui gardèrent néanmoins leur discrétion usuelle, je ne m'inscrivis pas pour une thèse de doctorat et n'acceptai pas un poste d'assistant à l'Université. Plutôt, vers la fin de l'année académique, en juin 2002, j'épluchai au hasard les annonces d'emploi, à la recherche du chemin pour aborder le courant qui emporterait le bouchon. La première sur laquelle je me suis arrêtée fut la bonne : la Banque E (je ne la nommerai pas) engageait des mathématiciens pour étoffer l'équipe en charge des produits structurés. À l'époque, je n'avais pas la moindre idée de la signification de ces mots abscons. Je ne savais pas non plus ce qu'était un CV, je n'en avais jamais fait, ni même vu un. Sans arrière-pensée, j'écrivis trois lignes franches, exprimant mon intérêt pour l'annonce, mentionnant mon Master et indiquant ne rien connaître en finance. J'ai annexé une photo et mes notes d'examens. Quelques jours plus tard, la secrétaire de Monsieur Maurice Beckstein, le directeur à la tête du département des produits alternatifs, m'appela pour m'inviter à un entretien. J'ai accepté, bien entendu, mais mon ignorance étant totale, j'étais quelque peu alarmée par le mot « alternatif ». De quoi ce Monsieur, me demandais-je, pouvait-il bien être responsable ? Éttais-je

---

dirigée vers un secteur « alternatif » à cause de ma photo ? Quelques minutes plus tard, je riais de bon cœur à la lecture d'articles sur les investissements alternatifs. Maurice Beckstein me reçut dans son bureau sans le moindre commentaire de sa part sur l'attente d'une demi-heure passée dans une antichambre. Il m'invita à m'asseoir devant lui et resta en silence, lisant, ou feignant de lire, ma lettre pendant de longues minutes. Puis, il fixa son regard sur moi arborant un sourire. (J'appris plus tard que toutes ces manières constituaient le b.a.-ba du premier contact avec un candidat).

— Madame ou Mademoiselle ?

— Mademoiselle.

— Comment ça va ?

— Bien, merci.

— Vous avez de bonnes notes, mais vous n'avez pas fait des maths financières.

J'acquiesçais d'un signe de la tête.

— J'ai des candidats très forts pour ce poste. Ce sont des garçons qui en ont bavé sur les maths financières, ha ! ha ! Ils ont deux défauts : ils pensent tout savoir et ce sont des garçons. Qu'en dites-vous ?

Comme il s'y attendait, il vit l'étonnement sur mon visage.

— Vous avez un avantage, vous êtes une femme, ha ! ha !

Ce rire forcé fut suivi d'un silence. Je ne savais pas ce qu'il fallait faire, soutenir son regard ou le remercier de l'entretien, me lever et partir.

— Vous êtes d'accord d'apprendre, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— À en juger par vos notes, ce sera du gâteau pour vous.

— Merci.

— Mais, sachez ceci : dans la banque on utilise des outils pour fabriquer des trucs qui rapportent. Les grandes théories, ça nous fait une belle jambe. Votre Master en Topologie algébrique ne sert à rien. Ici, c'est l'usine. Ça vous dit de vous y mettre ?

— Oui.

— Vous commencerez en septembre, mais réfléchissez quand même et donnez-moi des nouvelles demain.

— C'est tout réfléchi, je vous appelle demain.

Je suis partie perplexe. Je m'attendais à un interrogatoire sur mes études, sur mes intérêts et mes objectifs, peut-être même sur mes origines. J'étais prête à dire combien je souhaitais faire une nouvelle expérience, etc., et j'ai eu à peine l'opportunité d'ouvrir la bouche. Des années plus tard, Maurice et moi étions devenus collègues de même niveau hiérarchique et il me confessa qu'il avait décidé de m'engager à la simple vue de ma photo. Ma présence et ma réserve à l'entretien le confirmèrent dans sa décision. « Je me laisse toujours guider par mon feeling », disait-il. Comme il était intelligent, cela lui réussissait. J'ai appris avec lui l'importance du « feeling ». En arrivant à la banque, j'avais un préjugé plus ou moins inconscient : en mathématiques – complexité et abstraction obligent – l'intuition joue un rôle capital pour ouvrir la voie aux découvertes, même si celles-ci sont présentées après-coup dans toute la rigueur des définitions, des énoncés et des démonstrations. Par contre dans la vie de tous les jours, à mes yeux la raison pouvait venir à bout des problèmes sans faire appel à cette faculté plus fine de l'entendement qu'est l'intuition. Avec le temps, je me rendis à l'évidence : la finance repose sur une base faite d'un mélange de concepts abstraits, de données réelles et d'une fiction qui exige une autre forme d'intuition, le feeling. Surprenant, n'est-ce pas ? Dans la recherche mathématique, quel que soit le degré d'abstraction, du plus terre-à-terre au plus alambiqué, il s'agit de la connaissance du réel. Dans la spéculation financière par contre, toutes les jongleries servent à escamoter l'ignorance du lendemain. Les statistiques mondiales, les décisions économiques et politiques prises partout et à tout moment, les accidents, les guerres et les fléaux, les informations fournies par les entreprises, sans parler des cours de la bourse, constituent un univers infini de paramètres. Les outils mathématiques conçus à dessein sont nécessaires et insuffisants. Il faut encore imaginer l'avenir. Sans feeling, c'est impossible. Pardonnez-moi ce détour. Avant de rejoindre l'unité des produits structurés, je passais d'un département à l'autre pendant trois mois, pour me familiariser avec les différents services de la banque. L'atmosphère générale était sombre, après deux années de baisses boursières sévères à la suite de l'éclatement de la bulle technologique en 2000 et de la destruction des tours jumelles du World

---

Trade Center, le 11 septembre 2001. Par contre, l'ambiance chez les opérateurs des produits structurés était fort animée. Ce décembre, pris de panique, les clients essayaient par tous les moyens soit de se protéger de la débâcle continue, soit de créer une illusion de rentabilités futures qui viendraient compenser les pertes enregistrées, soit encore de parier sur la poursuite de la baisse. Les spécialistes des produits structurés fabriquaient à tour de bras des objets financiers comportant une suite de conditionnelles (si ceci, alors cela, si ceci, alors cela, si ceci, alors cela, etc.), sans engager un capital significatif, en assurant une bonne marge bénéficiaire pour la banque. En un mot, ce département était la vache à lait de la banque en cette fin d'année, comme il l'avait été tout au long des derniers vingt-quatre mois. Sans peine, je me mis au pas et, déjà au courant du premier trimestre 2003, je métrisais l'essentiel pour contribuer au travail de l'équipe. Il se produisit alors un évènement quelque peu anecdotique, mais qui ne fut pas sans conséquence. Le 20 mars, l'armée américaine envahissait l'Irak et les bourses accusaient le coup par une perte de (seulement) quelques pourcents les jours suivants. Bien entendu, les marchés avaient déjà escompté la possibilité de cette guerre et baissaient depuis plusieurs mois. Les analystes, les traders, la direction, tout ce monde craignait toujours une chute vertigineuse des bourses couplée à une hausse des taux d'intérêt. En conséquence, les mesures prises par la banque et les positions établies pour les clients étaient conditionnées par cette perception de l'avenir immédiat. Tous les lundi matin, Maurice réunissait à tour de rôle les divers groupes des « alternatifs », dont celui des produits structurés. Pour l'instant, je gardais le silence pendant ces séances, ne me sentant pas à même de donner un avis fondé. À la réunion du 28 avril, alors que les bourses avaient repris des bons pourcents sur leur plus bas niveau, Maurice demandait des suggestions afin de profiter de cette « correction » pour établir des positions baissières, et se tourna vers moi.

- Alors, Maleen, n'as-tu rien à dire ? Je n'ai pas encore entendu ta voix !
- C'est que je ne suis pas sûre.
- Et alors ? Tu n'as rien à dire ? Personne ici n'est sûr de quoi que ce soit.
- Je suis allée voir un peu ce qui s'était passé à d'autres moments dans

des circonstances analogues.

— Eh bien ?

— La guerre de Corée a commencé en septembre 1950 et a duré trois ans. Le Dow Jones est monté pendant cette période s'appréciant de 30% au meilleur niveau. Aussi, après la guerre du Golfe, en janvier, 1991, le Dow est monté de 300% jusqu'à la fin du siècle. Dans le cas de la guerre du Vietnam, c'est plus compliqué. D'abord, parce qu'elle a été plus longue, puis parce qu'il y a eu deux crises du pétrole au milieu qui étaient sans relation directe avec cette guerre et qui ont eu un impact inflationniste.

— Pour quelqu'un qui n'ouvrirait pas la bouche, en voilà un topo !

Le lundi suivant, après une semaine boursière positive, Maurice annonça un changement de stratégie : nous devions promouvoir les idées pour profiter de la hausse à venir. Les cours de bourse n'étaient pas trop loin des plus bas niveaux et le coût pour lancer de nouveaux produits structurés était encore bon marché. Les trois années suivantes, les bourses enregistrèrent un gain de 70%. Personne ne me l'a jamais dit, mais j'attribue à ce « topo » ma promotion, deux ans plus tard, à la tête du groupe des structurés, lorsque mon prédécesseur décidait de rejoindre un Hedge Fund célèbre à l'époque. Je ne peux pas nier, vous l'avez déjà compris, je me suis bien amusée pendant cette période. La combinaison de la maîtrise des outils dont je disposais et le jeu de hasard offert par les marchés financiers eut un effet grisant sur moi.

L'intensité de l'activité professionnelle laissait peu de place à d'autres aspects de la vie. Avec quelques amitiés faites dans la banque ou parmi d'autres personnes du métier rencontrées à l'occasion de séminaires et de rencontres professionnelles, nos divertissements étaient simples et se limitaient à du bavardage autour d'un verre ou à une séance de cinéma. Aussi, j'aidais Francine, surtout les week-ends, après son premier accouchement. Elle a eu une mignonne petite fille dont je suis tombée amoureuse. Du côté professionnel, le plus intéressant pour moi fut de participer, à cause de mes nouvelles responsabilités, au Comité d'investissement de la banque, qui se réunissait habituellement le quatrième mercredi de chaque mois. Les thèses avancées dans ces

---

réunions étaient pour ainsi dire fascinantes – certaines étaient d'une complexité ahurissante et la plupart semblaient d'énormes fictions imaginées à partir de quelques observations sur l'évolution du monde. J'y gardais au départ un profil bas, connaissant mon ignorance en la matière et mon penchant pour plus de rigueur. Peu à peu, cependant, je participais au débat. Le mercredi 28 août 2007, je fis une observation qui provoqua une stupeur à laquelle je ne m'attendais pas. Les membres du Comité partageaient un optimisme bien ancré sur les conditions de marché : les bourses jouissaient d'une forte dynamique sous-jacente à la hausse des années précédentes, en particulier à cause de la baisse soutenue des taux d'intérêt et de la croissance en Chine, nouveau poids lourd de l'économie mondiale. À l'instar des derniers mois, l'attention était focalisée sur d'éventuelles opportunités d'achat qui viendraient remplacer des positions existantes, dont la vente permettrait d'encaisser les bénéfices engrangés et rapporterait des courtages, ce qui n'était pas pour déplaire à la direction de la banque. Je jetais un froid sur cet enthousiasme : « N'avez-vous pas remarqué ? Tout à l'heure la BCE a injecté des liquidités dans le système bancaire pour un total de quarante milliards d'euros ». Quelqu'un rétorqua :

— C'est à cause d'un accident technique, un fonds monétaire qui a dû arrêter de servir les opérateurs en trésorerie.

— D'accord, mais quarante milliards d'un seul coup n'est pas un montant anodin. La décision a été prise à la hâte, dans l'urgence, par circulaire, sans une réunion de la direction. C'est une alerte. Je la prends au sérieux.

Quelques semaines plus tard, la célèbre crise du « subprime » aux États-Unis commençait à faire boule de neige. Pendant plusieurs mois, néanmoins, rien n'éclatait au grand jour, les bourses hésitaient sans se laisser emporter par la panique. La majorité des membres du Comité d'investissement me faisaient le reproche d'avoir insufflé une confusion inutile dans leurs esprits, d'autant plus que je ne cachais pas ma croissante inquiétude tout au long des mois suivants. Je crois savoir que certains auraient voulu me chasser du Comité. Et pourtant, une année plus tard, en septembre 2008, ce fut la faillite de grandes institutions américaines, mettant en péril le système bancaire mondial,

accentuant une grave récession économique globale déjà perceptible depuis plusieurs trimestres, causant une chute vertigineuse, entre 30% et 50%, des principales bourses du monde, et contraignant les États et les banques centrales à des interventions massives de sauvetage. Le paradoxe me concernant fut le suivant : ceux qui souhaitaient m'écarter du Comité en avaient fait part à la Direction. Celle-ci savait donc que j'avais sonné l'alarme bien à l'avance. En mars 2009, je fus convoquée par la Direction et questionnée sans ambages : étais-je prête à assumer la présidence du Comité d'investissement ? Le président actuel, un vétéran de la banque, avait décidé de prendre sa retraite anticipée pour des raisons de santé, semble-t-il, et quitterait la banque quelques jours plus tard, à la fin du mois. La Direction souhaitait faire une annonce combinée de son départ et de son remplacement, et m'accordait un jour de réflexion. J'acceptai sur-le-champ. En vingt-quatre heures je n'apprendrais rien de plus ni sur la banque, ni sur le Comité, ni sur la charge de travail, et de toute évidence, cette « promotion » me procurerait une bonne situation financière. Je m'attendais, cependant, à une tâche ardue. Toutes les conditions de marché militaient en faveur d'une baisse sournoise et prolongée des bourses. Compte tenu de la débâcle des douze mois précédents, il restait peu de marge pour obtenir des rentabilités significatives. Mais, la chance me sourit à nouveau. Considérant peu attractive la rente fixe en raison du bas niveau des taux d'intérêt, je cherchais à établir les positions qui amortiraient une volatilité sans tendance bien définie, et engrangeraient quelques revenus. Je lançais alors l'équipe du Comité à la recherche de titres dont la qualité permettrait de mieux supporter la baisse générale que je prévoyais et craignais et qui, au même temps, étaient supposés verser des dividendes plusieurs fois supérieurs aux taux d'intérêt du moment. Ce fut une réussite, car j'eus tort dans mes prévisions et raison dans la stratégie. Les bourses se retournèrent et gagnèrent quelques 35% dans les deux années suivantes. Une leçon intéressante, donc. Vous serait-elle utile ? Avoir raison ou, si vous préférez, être clairvoyant, et faire le bon choix stratégique, sont deux choses distinctes, voilà la leçon. Bien sûr, il vaut mieux voir la réalité avec clarté, mais quelle que soit la perception du monde, bonne ou mauvaise, il est crucial de faire,

---

si possible, le choix qui endurera les imprévisibles et, sait-on jamais, bénéficiera des impondérables. Un peu de chance en plus ne fait pas de mal, cela va de soi.

Je m'é gare à nouveau, pensez-vous ? Je ne crois pas. En quelques lignes, je devais vous décrire le chemin parcouru à l'intérieur de moi. Déterminée à vivre ma vie et ainsi perpétuer la présence de maman et papa, je lançais le bouchon à l'eau. Comme prévoyait Renoir, je ne coulais pas, bien au contraire, et sans m'en apercevoir, grisée par le tourbillon des marchés financiers, je m'éloignais d'eux, partant de moi-même. Je vivais dans un monde parallèle où l'action entraîne la pensée, une inversion qui est une sorte de violence perverse et virtuelle, un mécanisme fonctionnant dans la conscience du sujet sans qu'il en ait le moindre contrôle. Par bonheur, Alexandre sonna le réveil. Je pense à notre union avec une joie infinie et une douleur insupportable. C'est ce tourment, vous l'admettez, qui est la cause de mon amnésie. Notre rencontre eut lieu un soir. Comme souvent, j'avais quitté vers minuit la salle de trading avec deux collaboratrices et nous étions allées souper chez Lipp. Nous examinions le menu lorsqu'Alexandre est venu me saluer. Je ne l'ai pas reconnu, malgré l'effort mental pour recoller ce large sourire et ces cheveux blonds bouclés à un quelconque souvenir.

— Tu ne me reconnais pas ? Alexandre ! L'institut de maths !

— Ah ! Salut.

— Je vois que tu ne te souviens pas.

— Si.

— Rappelle-toi, l'exercice d'algèbre commutative. Je t'ai attrapée dans le couloir et je t'ai demandé de m'aider à le faire. Nous avons séché un bon moment ! Tu ne te souviens pas, je vois.

— Si, si.

— Tu as abandonné les maths, j'en déduis te voyant là.

— C'est vrai, j'en fais d'autres.

— Moi, je les ai complètement laissé tomber. J'ai décidé de poursuivre ma passion.

Mes collaboratrices et moi le regardions ne sachant pas comment terminer cette rencontre inattendue. Un ange passa. Alexandre décida

de prendre congé.

— Je fais de la peinture. Si tu as un moment, jette un coup d'œil sur mon site web (il gribouilla l'adresse sur un bout de papier). Tu es toujours très belle. Bon appétit !

Un samedi soir, je faisais du baby-sitting pour Francine et Marc, et comme le bébé dormait à poings fermés, pour me distraire j'ai pensé à visiter le dit site. La page d'accueil était couverte par l'image de la Madonna del Parto. Je ne l'avais jamais vue auparavant et elle me fit une forte impression. Je ne connaissais pas Piero della Francesca, je ne connaissais rien, et j'étais subjuguée par cette peinture. Je l'ai contemplé longuement avant d'aller chercher une information sur Piero della Francesca. Je découvrais alors qu'il était non seulement un peintre du Quattrocento, mais aussi un mathématicien. Ah ! Je n'ai pu résister à l'envie d'envoyer un message à Alexandre : « Tu as laissé tomber les maths, dis-tu, mais la flamme est toujours là, il semble. Sinon, pourquoi choisir un peintre mathématicien ? » La réponse fut immédiate : « J'admets, on n'oublie jamais les vieux amours. Mais, le choix de cette image pour ma page d'accueil n'était pas dû à mon infinie admiration pour Piero, c'était le choix de cette fresque, de sa beauté sublime, de son message transcendant. Dînons ensemble, je t'en dirai un mot. Où et quand ? » « Après-demain soir, chez Lipp, à 22h. Trop tard pour toi ? » « Parfait. » Peut-être mon souvenir est déformé, mais je crois que le voyant m'attendre, j'en étais déjà amoureuse. Il avait posé sur la table une reproduction de la Madonna del Parto, imprimée sur une page A4.

— C'est pour toi.

— Merci. J'ai adoré cette image.

— Elle est magnifique, représentative du Quattrocento et d'une modernité folle, presque surréaliste. Regarde cette jeune femme enceinte ! Elle est sereine, le regard pudique, le torse légèrement penché en arrière et sa main gauche sur sa hanche pour soulager la sciatique, vêtue d'une délicate robe couleur ciel. Ces deux anges écartent les pans de rideau du baldaquin pour annoncer la gestation de l'homme qui sera dieu. Ils ont le regard direct, déterminé. Fascinant, n'est-ce pas ? Ils sont symétriques dans le geste, c'est le même carton, inversé, qui a servi à

---

les dessiner, mais ils sont opposés dans les couleurs rouge-ocre et vert-olive. La paroi du baldaquin est faite de rectangles de vair. L'équilibre de ces symétries, de cette géométrie, est hallucinant, ne trouves-tu pas ?

— Sublime ! Et ces fruits sur le rideau ?

Souriant, Alexandre se mit à réciter quelque chose par cœur (j'ai cru qu'il était un peu fou) : « Que tu es belle, mon amie, que tu es belle ! Tes yeux sont des colombes... Et ta bouche est charmante, ta joue est comme une moitié de grenade... » Je le regardais, perplexe.

— C'est un passage des Cantiques des Cantiques. C'est peut-être à cause des références à la Bible que Piero a placé ces grenades sur le rideau. J'ai lu quelque part que la grenade est un symbole de fertilité et d'immortalité.

Cette semaine-là est comme un rêve dans ma mémoire. Nous dinâmes tous les soirs ensemble, tard, partageant une intimité inattendue et délicieuse. Alexandre me raconta sa « chance » et sa « révélation ». Depuis son enfance, la peinture le fascinait. Il fréquenta l'École des Beaux-Arts en parallèle avec ses études de mathématiques, jusqu'au jour où, par hasard, il rencontra un marchand qui lui acheta une toile pour un prix auquel Alexandre ne s'attendait pas et lui proposa d'exposer ses tableaux. Jusqu'alors, il avait prévu de faire carrière d'enseignant pour gagner sa vie et pouvoir peindre sans se plier ni aux modes ni au commerce. Mais, le jour de cette rencontre il comprit qu'il faisait fausse route. Il lui fallait se jeter à l'eau, il devait prendre tous les risques et, comme il me le dit, « ne faire que ce que je dois faire ». Désormais, le marchand vendait quelques-unes de ses œuvres chaque année, cela lui permettait de mener une vie simple et de travailler en toute liberté. Je me suis sentie proche de lui. Sa flamme intérieure me réchauffait, m'entraînait. J'ai eu envie de parler de moi, de maman et de papa, de leur disparition. Il m'écouta, attentif, puis il me dit : « Tu es très forte. C'est donc de là que vient ta beauté. Tu es très jolie, tu le sais, mais ce ne sont pas les traits de ton visage ou les formes de ton corps qui font ta beauté ». Comme je lui demandais s'il connaissait les deux tableaux des cartes postales envoyées d'Amérique par maman et papa, il réagit avec enthousiasme.

— Bien sûr ! Tu sais, cet autoportrait est extraordinaire. Van Gogh s'est toujours débattu avec le dilemme d'être un portraitiste ou un paysagiste. À l'époque, le paysage était encore considéré une forme inférieure au portrait. Dans ses lettres à son frère, Théo, il dit qu'il ne voudrait peindre que des figures et que ses paysages « sentiraient » toujours la figure. Mais, si tu regardes bien cet autoportrait, il « sent » le paysage. Va regarder de nouveau, tu verras, ses cheveux, sa barbe, même la peau de son visage, sont de véritables paysages. La barbe rousse, par exemple, contient une palette de couleurs comparable à celle des « Oliviers, ciel orangé ».

J'aurais aimé visualiser ce qu'il semblait avoir devant ses yeux. Son émotion était contagieuse, je la ressentais avec force, malgré mon ignorance de ce que « palette » ou « Oliviers, ciel orangé » signifiaient.

— Je comprends la réaction de tes parents. Le triptyque de l'Annonciation de Campin aux Cloisters est une œuvre unique. Tu sais, Campin a été le maître et le disciple de Van Eyck et de Van der Weyden, en tout cas Van der Weyden a fréquenté son atelier. Toute une histoire de la peinture est contenue dans ce triptyque ! C'est un thème sacré traité d'une façon mondaine, pour ne pas dire humaniste. Cette annonce est faite dans la situation et l'environnement de Campin, avec de vrais individus et non pas des symboles.

J'avalais ces mots avec avidité, sans rien y comprendre en réalité, car les noms de Van Eyck et Van der Weyden n'évoquaient chez moi aucune image. Je le regardais et je me retenais pour ne pas me jeter dans ses bras et l'embrasser et le toucher. Il me proposa de lui rendre visite le week-end, pour voir ses travaux à la lumière du jour. J'y suis allée le samedi, au début de l'après-midi. Il me montra quelques tableaux, les posant tour à tour sur un grand chevalet, sans un mot. Tout le contraire de nos conversations animées pendant les dîners, là il était circonspect, s'asseyant à mon côté pour les contempler en silence. Les couleurs étaient vives sans être agressives. Tous les tableaux avaient pour thème des personnages, des personnes devrais-je dire, tant ils semblaient vivants. C'est cela qui me frappa d'abord, on dirait qu'ils allaient se mouvoir d'un moment à l'autre. Il me fallut néanmoins du temps pour comprendre l'essentiel : s'il est vrai que les figures captivaient les yeux et

---

le cœur, ce n'était pas cela qui singularisait ces œuvres, c'était l'empreinte d'Alexandre qui les rendaient uniques, incomparables. J'aurai voulu lui dire que ces personnages me parlaient. Alexandre ne s'attendait pas à une réaction, je crois. Il était détendu, son visage exprimait un contentement serein. À la fin de l'après-midi, il prit ma main, l'embrassa et me proposa de marcher un peu et d'aller dîner à l'Entrecôte.

Ne trouvez-vous pas étrange ? L'on jette le bouchon à l'eau, l'on se dit adviene que pourra et, soudain, l'on rencontre sa destinée, et l'on comprend qu'elle fut fixée de tout temps. Car moi, Maleen, orpheline, cherchée au fin fond de l'Inde, j'étais faite pour un seul homme, venant d'une autre contrée, un homme d'une immense richesse intérieure, qui était né pour moi comme j'étais née pour lui. Rien d'autre n'était possible. Notre rencontre n'était pas fortuite, c'était une fatalité. Les mois suivants, je ne le quittais que pour aller au travail. Sa passion pour la beauté et sa sérénité étaient envoûtantes. Son odeur, sa peau, ses cheveux, ses yeux, j'adorais tout en lui. J'exultais de joie, d'enchantement. Maman et papa devaient être là, j'aurai voulu partager avec eux mon euphorie, ma félicité. En moi, ils étaient présents en moi. Je pouvais aimer, car je fus aimée, je pouvais être aimée, car je fus aimée. Un jour, Alexandre me prit au dépourvu : « C'est de toi que je veux avoir des enfants ». Nous nous sommes mariés l'année passée, le 10 octobre, à la Mairie des Eaux-Vives, en présence des parents d'Alexandre et de Francine et de Marc. Pour le ravissement d'Alexandre, je tombais enceinte en novembre.

Il m'est de plus en plus difficile de parler de tout cela. Pouvez-vous mesurer ma détresse ? Pouvez-vous comprendre ma souffrance, mon désespoir ? Je survivrai, croyez-moi. Je vivrai pour donner la vie à mon enfant, pour qu'il porte son père en lui, pour qu'il connaisse l'amour. Alexandre partit à Marrakech le 25 avril pour être présent au vernissage de la grande exposition parrainée par le Roi du Maroc. Il était fier d'exposer trois de ses tableaux et j'étais tellement heureuse de son succès. Trois jours plus tard, lorsque j'ai vu Francine foncer dans mon bureau, où mes seconds et moi discutons depuis une heure d'une affaire compliquée, j'ai compris qu'une nouvelle tragédie s'abattait sur

moi. Alexandre m'avait appelée la veille au soir. Malgré sa voix douce, j'ai senti son contentement. Il était reconnaissant à son marchand. Peu lui importait qu'il prenne la part du lion des ventes. « Il veut gagner, bien sûr, mais il est bienveillant », me dit-il. Comprenez-vous pourquoi je suis devenue folle ? Pourquoi mon identité disparut-elle ? Que je sois frappée d'amnésie pendant quelques jours – est-ce étonnant ? Ceux qui ont posé les bombes dans le Café Argana, dans la Place des trépassés, sont-ils des monstres, sont-ils des hommes ? Les animaux tuent pour se nourrir ou pour se défendre. De quoi se nourrissent les assassins d'Alexandre, de quoi se défendent-ils ? C'est une horrible, effroyable, meurtrière abstraction ! Pour ces tueurs, au moment de l'explosion de la bombe, Alexandre était, comme tous les autres avec lui, un « client du café ». Il n'était pas un individu, il n'était pas sa merveilleuse personne, il était une entité abstraite, massacrée au nom d'une idée. Quelle exécrable perversité, celle de l'homme-animal, susceptible d'envolées abstraites en mathématiques, sans jamais quitter le réel, sans se départager de ce qui est, et cependant capable de faire abstraction de tout, de mettre à l'écart la raison, l'émotion, la réalité, pour s'emprisonner dans le délire des croyances et des promesses de ce qui n'est pas. Je me sens morte, mais je vais vivre pour donner vie à cet enfant qui devra affronter un monde en guerre. Le conflit entre les hommes et les bêtes est à ses débuts. Les monstres veulent abolir la liberté, la part humaine de l'homme, ils veulent raser le passé pour figer l'avenir. S'ils pouvaient, s'ils dominaient la Toscane, ils détruiraient la Madonna del Parto, comme ils ont démolis les Bouddha de Bâmiyân il y a dix ans. Un défi suprême nous attend, moi et l'enfant qui se forme dans mon ventre par la rencontre de gènes lointains : être libre, respecter l'autre, l'aimer, et en même temps, combattre la furie, la rage, des monstres déchaînés.

Tant bien que mal, j'ai tenu ma promesse de ce matin, je vous laisse ce récit. Pardon, la douleur est trop forte, elle m'accable. Peut-être à mon retour je pourrai mieux m'exprimer. Je pars, Francine et Marc viendront me chercher et nous irons quelques jours en Provence avec leurs enfants.

BREF HOMMAGE  
A LA TREMPE DE MON AMIE MAIA

## AGIR

C'est une vision étonnante, celle de cette femme parcourant les trottoirs à vive allure sur son scooter pour personnes à mobilité réduite. Avec ses grands yeux bleus et ses cheveux roux bouclés flottant dans l'air, elle ne laisse aucun passant indifférent.

Je lui rendis visite le jour où elle reçut ce scooter. Maia m'accueillit avec un grand sourire.

— Veux-tu voir ma Rolls-Royce ?

— Quoi ?

— Avant de partir, Oswald a commandé pour moi un scooter.

— Ah !

— Viens, il est au garage, c'est un cadeau d'anniversaire.

À la vue du véhicule, une sorte de chaise roulante motorisée, je suis amusée et attristée.

— Ne fais pas cette tête !

— Je ne fais aucune tête.

— Je te connais ! Écoute, c'est comme ça, les choses vont s'empirer...

Lentement, j'espère ! Puis, je dois être contente, seules mes jambes sont atteintes. Tu sais, mes organes ne sont pas touchés, c'est une chance.

Je suis admirative devant la trempe de Maia et je ne tiens pas à parler de la maladie.

— Sais-tu le conduire ?

— Très facile. Regarde.

Avec enthousiasme, Maia décrit les qualités de son nouveau joujou.

— Le siège est réglable en profondeur et en hauteur, je peux lui faire faire une rotation pour m'asseoir sans difficulté, la colonne de direction s'ajuste à volonté. Ça, c'est le bouton de la vitesse, et ça, c'est le levier pour avancer et reculer... Je vais faire un tour. Admire !

La gaité de Maia m'émerveille.

— Bravo !

---

— Merci. Voilà. Attends-moi, je rentre ma Rolls. J'ai préparé un thé. Maia gare le scooter, saisit sa canne, et nous rentrons.

— Installe-toi, je vais chercher le thé et quelques biscuits.

— Je t'aide ?

— Ce n'est pas la peine.

Je me laisse tomber dans un fauteuil. Tant qu'elle peut, Maia préfère se débrouiller sans aide, je le sais. En trois allers-retours, elle apporte les tasses, le thé et les biscuits.

— As-tu des nouvelles d'Oswald ?

Son mari est en mission et les communications ne sont pas faciles.

— J'ai réussi à lui parler hier soir. Il est fatigué, mais content, les choses évoluent. Ça lui a fait plaisir d'apprendre que ma Rolls-Royce était livrée.

— Est-il un peu plus en sécurité maintenant ?

— Oui, les groupes armés ont déposé leurs armes. La date de la conférence sera bientôt fixée et la partition du territoire sera définie. Il a déjà accepté de prendre en charge le rapatriement des réfugiés.

— J'admire ton sang-froid.

— Il ne faut pas. Je suis de tout cœur avec lui. Si je pouvais, je reprendrais du service. Quand j'ai accepté le diagnostic de ma maladie, tu te souviens, je suis restée longtemps découragée. J'étais déçue d'être invalide. Après, je me suis demandée que faire. La première chose et la plus naturelle, c'était de donner à Oswald un appui total. Tu sais, chacun peut agir à sa façon.

Pour Maia, « agir » veut dire ne pas rester les bras croisés devant le sort des gens. Déjà au lycée, elle s'intéressait à l'humanitaire. Avec son charisme, elle réunit un cercle de camarades qui partageaient les mêmes préoccupations, cercle dont je faisais partie. Pour le désespoir de nos parents, presque chaque vacances, nous partions vers des contrées pour le moins insolites, engagés par des ONG. Les craintes de nos familles – maladies, accidents, violences – étaient, bien entendu, justifiées. De notre point de vue, elles étaient sans commune mesure avec l'expérience acquise sur le terrain. Les liens tissés avec nos compagnons et avec ceux que nous secourions épaissit notre perception du monde. Nous fûmes témoins d'une détresse au-delà de nos soupçons. Aussi, avec joie, nous

découvrièmes en nous-mêmes des ressources inédites, et nous goûtâmes à l'amour. Ces « vacances » furent un mélange exaltant de larmes et de joies qui fertilisèrent la terre où notre fleur de l'âge planta ses racines.

Maia réussit ses études de médecine avec brio. Aussitôt terminé son internat, elle rallia Médecins Sans Frontières (MSF) et exerça d'innombrables fois sous leur bannière dans les endroits les plus périlleux. Elle rencontra Oswald à la frontière du Burundi et du Rwanda. Il y était envoyé par le Haut-Commissariat pour les Réfugiés (HCR). Ce fut le coup de foudre. Les longues semaines de travail, dans des conditions précaires, au milieu de la misère et de la désolation, furent empreintes d'un bonheur sublime. Ils se marièrent peu de temps après leur retour, dans l'intimité, entourés des parents et d'amis proches. Ils décidèrent de ne rien changer à leurs engagements et acceptèrent l'idée des séparations inévitables en raison de leurs différentes missions. Ils se promirent de faire l'impossible pour se voir souvent.

Leurs deux premières années de mariage furent un marathon continu : si l'un disposait de quelques jours de congé, aussitôt il se retrouvait dans un avion, souvent dans une suite d'avions, d'autobus et de jeeps, pour aller partager avec l'autre un instant éphémère et intense. Lors de l'un de ces voyages, pour la première fois, Maia eut des sensations bizarres dans son corps et une sorte d'engourdissement de sa jambe droite. De retour, reprenant son travail, elle se sentit épuisée pendant plusieurs jours. Il lui fallut des semaines pour se rendre à l'évidence : elle n'arrivait pas à surmonter cette fatigue. Elle prit un congé prolongé et rejoignit Oswald. Navré de la voir si défaite, il était néanmoins aux anges de la garder près de lui. Maia me l'a raconté : ce fut une période délicieuse et terrible. Échangeant des idées, faisant l'amour, partageant les repas, ils coulèrent des jours d'une saveur exquise. Cependant, Maia n'était pas bien, elle en était consciente. Sans cause apparente, quelquefois elle se sentait exténuée et une étrange algie dans les jambes la dérangeait. Elle pensa à toutes sortes d'affections possibles, mais le jour où, se levant du lit, elle eut une légère difficulté à contrôler sa jambe droite, elle fit le diagnostic correct, confirmé par la suite par de nombreux examens cliniques : la sclérose en plaques.

---

Maia le prit mal. Pendant des semaines, elle resta couchée, ou prostrée devant la télévision. Oswald décida d'être patient. Attendre, avec tendresse, sans s'apitoyer, était la seule attitude possible, pensa-t-il. Lorsqu'ils regardaient les nouvelles montrant la misère des réfugiés et migrants fuyant les guerres du Moyen Orient, Maia fermait les yeux et baissait la tête. Oswald en ressentait une peine infinie.

Lors de mes visites, je n'osais pas l'accabler en lui rappelant ce qu'elle nous martelait à l'époque universitaire : « La première mesure à prendre : ne pas rester indifférent, penser avec la volonté de comprendre, éviter les réactions épidermiques, résister à la tyrannie des préjugés, se renseigner avec attention. Le deuxième pas : se demander que faire. On peut toujours se lever de bonne heure ! Quelles que soient nos contingences, nos contraintes, nos besoins, nous pouvons agir : faire un don, apporter une aide si possible, s'engager d'une façon ou d'une autre ».

Un matin, ouvrant les yeux, elle dit d'une voix posée qui donna la chair de poule à Oswald : « Ça suffit ». Elle se prit en main et décida de postuler un emploi administratif au siège de MSF, où elle fut accueillie les bras ouverts. Sa famille, ses amis, et surtout Oswald, furent ravis de la voir reprendre du poil de la bête.

## VOIR

Nous nous rencontrons, Maia et moi, chaque premier lundi du mois autour d'un café. J'arrivais la première ce jour-là. J'étais inquiète : deux semaines auparavant, Oswald était rentré d'urgence à la suite du décès inattendu de son père. Arrivé tout juste pour assister à l'inhumation, il se mit à vouloir tout régler en hâte dès le lendemain. Cela surmena Maia.

Je la vois arriver et garer son scooter à côté de l'entrée. Elle est éreintée, cela se lit sur son visage. Elle me rejoint vite, non sans difficulté, appuyée sur sa canne.

— Comment ça va ? Tu n'as pas bonne mine.

— Ça va, nous sommes tous encore sous le choc de la mort de mon

beau-père.

— C'est normal.

— Oswald était brouillé avec son père depuis des années. Ils ne se sont ni vus ni parlé depuis au moins deux ans... Oswald se mure dans un silence effrayant. Il est bouleversé. Son père était dictatorial, il voulait que son fils reprenne son affaire. Oswald voulait suivre son propre chemin. Maintenant, il veut se débarrasser de toutes choses au plus vite.

— Il est préoccupé avec le travail qu'il a dû interrompre...

— Il veut en finir avec son père, c'est ça qui me dérange.

— Ce n'est peut-être pas la bonne interprétation. Après tout, il a dû laisser sa mission à l'improviste et il est soucieux d'en avoir le cœur net avant de repartir, voilà tout.

— Non, ce n'est pas ça. Il a déjà été remplacé. On lui a proposé de prendre en charge la période de transition et aussi l'organisation d'élections, après le partage du pays. Il n'aura pas besoin d'y être avant que les casques bleus n'aient fini d'y mettre de l'ordre.

— Félicitations !

— C'est ce qu'il voulait. C'est une promotion. Il m'en parle depuis longtemps. Il désirait beaucoup être en première ligne pour témoigner d'un nouveau succès de l'ONU. Il dit que l'exploit réalisé au Timor-Leste ne doit pas rester une victoire isolée.

— Alors, pourquoi ne comprends-tu pas Oswald ?

— Je le comprends... C'est la précipitation, la brusquerie, cette volonté d'effacer l'image du père, qui me déroute et m'angoisse.

— Il se sent peut-être un peu coupable de la rupture, et il veut éloigner encore plus cette image, une sorte de vertige.

— Je n'en sais rien. Dis-donc, tu ferais un bon psy !

Deux semaines plus tard, Oswald était parti. Pour la première fois, Maia ressentit le poids de cette séparation. Elle me raconta plus tard : les jours précédant son départ, elle était devenue suffocante et lui avait fait l'amour chaque soir comme une désespérée – ce sont ses mots. Elle s'en voulait et désirait retrouver ses sentiments d'avant, pour faire sienne, de tout cœur, la flamme d'Oswald. Je lui conseillais d'attendre un peu, bientôt une avalanche d'images serait transmise par tous les médias,

---

elle pourrait alors le voir et s'enorgueillir à loisir.

Le premier lundi du mois suivant, je l'ai trouvée rayonnante.

— Tu as l'air en pleine forme !

— Je me sens bien, c'est vrai. Tu avais raison, plein d'images circulent déjà.

— Je me suis aussi amusée à les visionner.

— Regardant ces images avec insistance, ma perception de la séparation, de la distance, s'est modifiée. Comment dire ? Je me suis vue près d'Oswald. Je sens qu'il est en moi, et comme il est sur le terrain, j'y suis avec lui. Ne fais pas cette tête ! Suis-je folle ?

— Tu n'es pas folle, ma chérie. Tu es romantique.

— À propos, as-tu remarqué la présence de cette belle blonde dans plusieurs photos ?

— Oui. Elle n'est pas si belle que ça.

— Si, c'est une bombe.

— Bof !

— Tu penses la même chose que moi, je crois.

— Quoi ?

— Oswald a une aventure avec cette blonde.

— Mais, non !

— Si ! Tu connais Oswald. Crois-tu qu'avec une beauté pareille qui lui tourne autour, il va s'en priver ?

— Tu te fais des idées.

— Ça ne me fait rien. Pendant une seconde j'ai eu un pincement au cœur, mais à la réflexion, c'est normal. Pas de problème tant qu'il reste avec moi.

À ce moment, une voix grave tonne derrière nous :

— Et Mozart ?

Surprises, nous nous retournons et réagissons à l'unisson :

— Albert !

Un grand gaillard, Albert. À l'époque des études universitaires, il fit partie de nos expéditions à deux reprises. La première fois, Maia et lui

eurent une relation tendue. Elle le jugeait trop nonchalant, frisant la paresse ou la négligence. D'après elle, il était surtout un « intellectuel ». Dans sa bouche, ce mot désignait quelqu'un qui se gargarise de paroles qui ne sont pas suivies d'actes. Lui, voyant l'exaspération de Maia, la taquinait en lançant de temps en temps : « Et, Mozart ? ». C'était après une longue discussion, un soir où elle lui fit des reproches. Il réagit avec calme, arguant qu'en toute circonstance il fallait préserver l'intégralité de la vie, dans la mesure du possible. « Venir en aide aux autres, chercher la justice, lui dit-il, n'exclut pas le plaisir d'écouter la Symphonie Concertante de Mozart, par exemple. Au contraire, sans ce plaisir-là, et tant d'autres de la chair et de l'esprit, toute tentative pour améliorer le monde est bancal et vouée à l'échec ». La soirée se termina par un échange sibyllin. Agacée, Maia lui dit, d'un ton ferme : « À chaque fruit, sa saison. Ici et maintenant, c'est l'action qui compte et non la contemplation ». Avec un sourire, Albert l'observa quelques secondes et répliqua : « Pour cesser de contempler la beauté, je devrais fermer les yeux ».

À cette occasion-là, notre responsabilité était de nature administrative et logistique et ne souffrait pas trop du flegme ou de la fainéantise d'Albert. Ce fut une toute autre histoire lors de notre deuxième rencontre avec lui. Nous étions parties rejoindre un petit camp de MSF, installé au nord-ouest du Burkina Faso, au nord d'Ouahigouya, près de la frontière du Mali. Les responsables de MSF prévoyaient un agrandissement de cette unité en raison de l'afflux de réfugiés fuyant le conflit armé au Mali. Un jeune médecin y prodiguait avec compétence toutes sortes de soins, de la malnutrition à la maternité, en passant par la chirurgie des blessures faites par des animaux ou par des humains. Pour cela, il était entouré d'une petite équipe d'infirmiers. Albert se trouvait parmi eux et, bien sûr, il nous reçut en s'écriant : « Et Mozart ? ».

Quelques jours après notre arrivée, l'un des villageois qui surgissait de la brousse chaque jour avec des blessés, nous avertit qu'il avait eu vent d'une attaque imminente au camp par un groupe armé malien. Le jeune médecin appela l'armée burkinabé. L'aide tarderait à venir, c'était évident. Prit de panique, il resta tétanisé, et une angoisse hystérique gagna tout le camp, à l'exception d'Albert. Il garda son calme et proposa

---

au médecin un plan. Il fallait abandonner le camp cette nuit-là et aller se planquer au-delà d'une petite forêt de la Grande Muraille Verte, dans le Sahel burkinabé, à une vingtaine de kilomètres de là. Aussitôt, il donna des instructions précises au personnel, au médecin lui-même, aux patients, et s'employa à organiser le transport des individus incapables de marcher. Sous sa direction, tous se mirent en branle d'arrache-pied. À la tombée du jour, nous quittâmes un camp désormais fantôme. Nous marchâmes toute la nuit avant d'arriver à une clairière jugée sûre par Albert. Nous y installâmes des abris de fortune. Épuisés, puant les transpirations mélangées des corps et de la terre, tous nous nous effondrâmes. Avant de fermer les yeux, je vis Maia et Albert endormis dans les bras l'un de l'autre.

Nous étions enfouis depuis trois jours lorsque nous vîmes des hélicoptères survoler la région et, un peu plus tard, l'arrivée de soldats burkinabés. L'attaque de notre camp se produisit le lendemain de notre départ, l'armée y trouva des restes calcinés. Après cette aventure, MSF quitta cette région. Nous rentrâmes, Maia et moi, reprendre nos études. Albert fut envoyé dans un autre camp, en Jordanie. Depuis, nous l'avions perdu de vue.

## AIMER

Je suis arrivée trop tôt pour notre café mensuel. Elle sera en retard, je prévois. Je suis soucieuse. Que va-t-il se passer ? Oswald rentre ce soir auréolé du succès de sa mission, donc gonflé à bloc à juste titre. Et la belle blonde ? Est-ce une affaire qui perdure et qui va s'étaler au grand jour ? Lors de ses récentes visites, rien ne s'est passé. Maia était heureuse de le voir et ne voulut pas le questionner, elle me l'a dit. Elle ne lui a pas non plus parlé d'Albert. Je me demande si elle pourra passer sous silence cette relation. « Ce béguin n'est pas important », m'a-t-elle dit quelques semaines après l'apparition d'Albert. Depuis, elle n'en a plus soufflé mot. C'est donc devenu sérieux, je le crains. Je suis inquiète, tout cela pourrait mal finir et la rendre très malheureuse. Pour l'instant, la

progression de la maladie est ralentie par les médicaments, mais pour combien de temps ? Elle se sent comme une prisonnière en liberté conditionnelle. « L'absence d'Oswald, me dit-elle un jour, rend futile cette liberté-là. Pour ainsi dire, même si la porte de la geôle est ouverte, là où j'irais, je me trouverais seule ».

Ah ! La voilà qui arrive sur son scooter. L'expression du visage est radieuse. Fixant ses yeux, j'ai l'impression qu'elle vole vers moi.

— Bonjour, ma chérie.

— Bonjour Maia. Tu es rayonnante !

— Je suis tellement heureuse, Oswald arrive tout à l'heure.

— Je sais. Et cette fois, il revient pour rester.

— Pour quelques temps, en tout cas. Sa promotion sera la prochaine étape, prévue pour dans deux mois. Ensuite, on verra. Il ne m'a pas parlé d'une quelconque mission urgente.

— Bravo ! Il mérite et sa promotion et d'avoir d'autres grandes missions dans l'avenir. Je ne me fais pas de souci pour lui. Mon appréhension, c'est toi.

— Je sais. Tu penses à Albert. Je ne t'ai rien dit parce que ce n'était pas facile d'en parler. Je me débattais avec moi-même... Depuis qu'Oswald a annoncé son retour, les choses se sont mises en place dans mon esprit, comme par miracle.

— À la bonne heure !

— Je vais te surprendre.

— Alors ?

— Je garde les deux.

— Pardon ?

— Je garde Oswald et je garde Albert.

— Tu cours au désastre !

— Je n'y peux rien. Oswald est l'homme de ma vie. Il est intelligent et réalisateur. Je l'admire. C'est un compagnon intéressant, amusant, affectueux. Je ne pourrais jamais le quitter.

— Je trouve aussi qu'il te mérite.

— Tu sais, c'est inouï, ma relation avec Albert m'a rendue encore plus amoureuse d'Oswald !

— Tu es folle !

---

— Oui, c'est dingue, je reconnais... Albert est comme un bon livre, un livre important. On pourrait peut-être s'en passer, mais quelque chose resterait inconnue à jamais... La vie serait amputée d'une partie de l'âme... Albert m'a donné des joies que je croyais impossibles pour mon corps malade. Ma lecture n'est pas terminée, je ne peux pas le laisser tomber à mi-chemin.

— Pense à l'avenir. Peut-on aimer deux personnes au même temps ?

— Je ne sais pas. J'aime ces deux hommes-là.

— Maia, tu es extraordinaire. Je ne peux rien dire d'autre.

— J'assume mes amours, c'est tout... Je dois courir, j'ai beaucoup de choses à préparer pour l'arrivée d'Oswald.

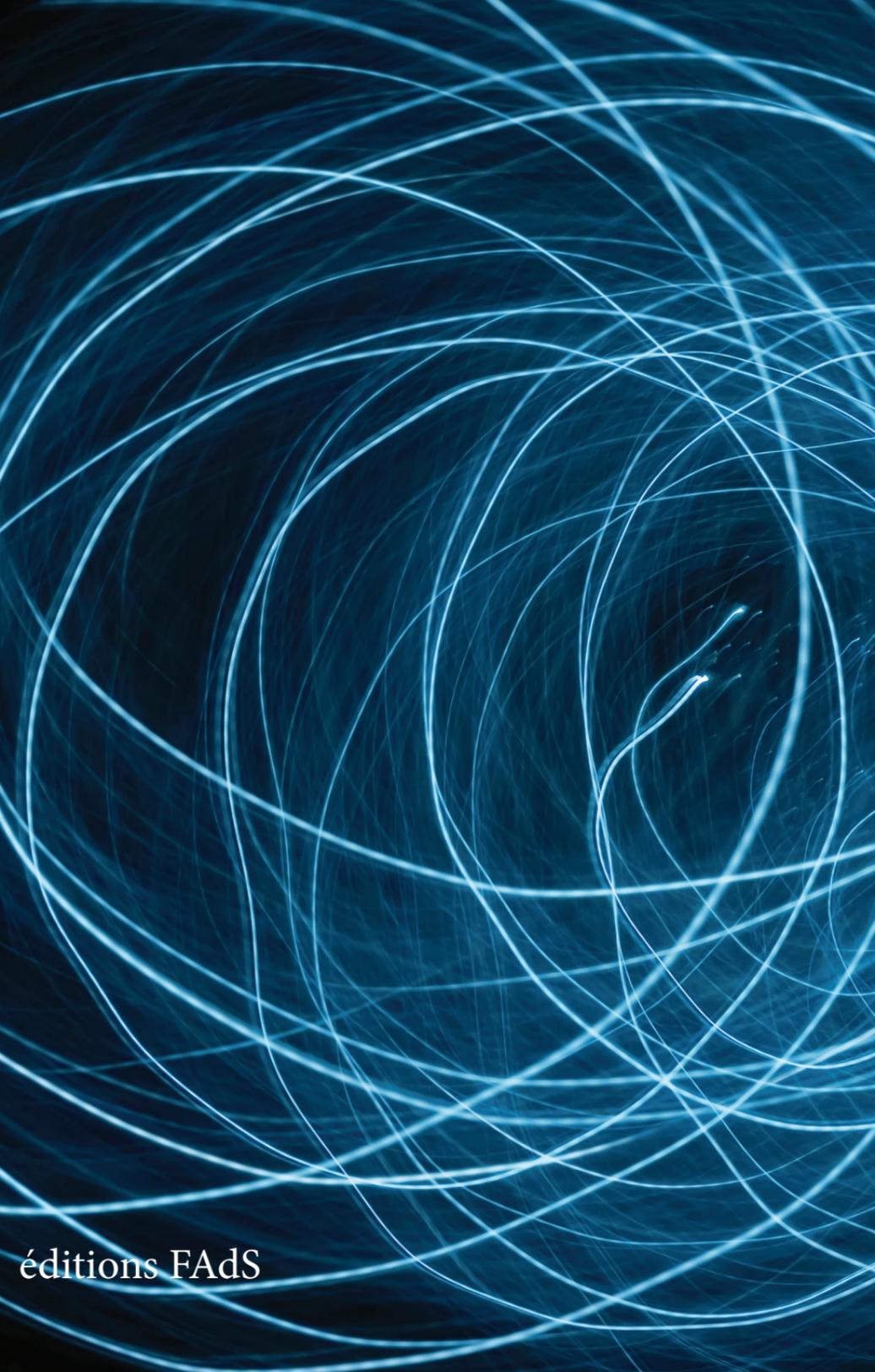
— Fais attention à toi.

Sur son scooter, Maia sillonne le trottoir à vive allure. Ses cheveux roux bouclés flottent dans l'air. Laissant le passage, les piétons suivent du regard ce curieux personnage.

## L'AUTEUR

D'origine indienne, Mahmera Samfré est une descendante du poète sufi indien de langue persane, Amir Khosrow Dehlavi (1253-1325), disciple du grand maître Sehab-al-din Mahmera Bada-uni. Mahmera Samfré a épousé Hippolyte Samfré, descendant d'Antoine-Emmanuel, Comte de Samfré, Général des troupes du Roi Soleil en Bavière.





éditions FAdS